

2m11.3014.5

Université de Montréal

La distinction épistémologique entre sciences de la culture
et sciences de la nature chez Heinrich Rickert.

par
Etienne Leduc

Département de Philosophie
Faculté des Études Supérieures

Mémoire présenté à la Faculté des Études Supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise
en Philosophie, option « L'enseignement au collégial ».

Janvier 2003



Copyright, Etienne Leduc, 2003

B
29
U54
2003
V.005

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des Études Supérieures

Ce mémoire intitulé :
La distinction épistémologique entre sciences de la culture
et sciences de la nature chez Heinrich Rickert.

présenté par :
Etienne Leduc

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

.....*DANIEL WEINSTOCK*.....
président-rapporteur

.....*CLAUDE PICHÉ*.....
directeur de recherche

.....*CHRISTINE TAPPOLET*.....
membre du jury

Le résumé en français et les mots clés français

Suivant les indications fournies par W. Windelband dans son fameux discours du rectorat de Strasbourg de 1894 « Histoire et science naturelle », H. Rickert propose de distinguer les sciences historiques des sciences de la nature non pas en fonction de leur objet (distinction ontologique) mais en fonction de l'approche méthodologique (distinction épistémologique). De la sorte, Rickert surmonte les problèmes de Dilthey qui, prônant une différenciation ontologique, se voit contraint de ranger la psychologie au nombre des sciences de « l'esprit », alors que par le caractère expérimental et nomothétique de ses méthodes, la psychologie s'apparente plutôt aux sciences de la nature.

Sur la base de sa distinction épistémologique, Rickert parlera donc pour sa part de sciences de la culture et de sciences de la nature : les premières visant à dépendre le singulier, l'unique, alors que les secondes cherchent à atteindre l'universel, les lois. Notre analyse du livre de Rickert *Science de la culture et science de la nature* (1899) comportera trois volets :

- 1) Les deux types de sciences se distinguent par une « construction des concepts » qui est soit individualisante, soit généralisante.
- 2) Le cas problématique de la psychologie se voit par là aisément réglé : son approche est généralisante, nomothétique. Elle relève des sciences de la nature.
- 3) Le critère qui permet de saisir le caractère significatif du singulier est la « valeur ». La construction individualisante des concepts dans les sciences de la culture implique donc un rapport à la valeur.

Les mots clés :

Philosophie, épistémologie, psychologie, culture, valeur.

The summary in english with the english key words.

Following the indications given by W. Windelband in his famous speech "History and natural sciences", to the rectorship in Strasburg, H. Rickert put forward the idea of distinguishing the historical sciences from the natural sciences, not in function of their object (ontological distinction) but according to their methodological approach (epistemological distinction). Doing so, Rickert overcomes Dilthey's problem who, because of its effort to maintain an ontological differentiation, is forced to classify the domain of psychology under the "spiritual" sciences. The problem in this assumption is that psychology, because of its experimental and nomothetical methods, is linked to the natural sciences.

On the basis of its epistemological distinction, Rickert would rather speak of cultural sciences and natural sciences: the first seeking to illustrate singularity, uniqueness, and the second, trying to attain universality or, so to speak, the laws. Our analysis of Rickert's work *Cultural sciences and natural sciences* (1899) includes three parts:

- 1) The two types of sciences are distinguished by their particular conceptual formation which is a singularization or a generalization.
- 2) The problematic case of psychology is then easily resolved: its approach is nomothetical, it is a generalization. Logically, psychology is a natural science.
- 3) The criteria which allows us to distinguish the significant character of singularity is the "value". The concept formation made by singularization in the cultural sciences implies a "relation to a value".

The key words:

Philosophy, epistemology, psychology, culture, value.

Remerciements,

Je tiens à remercier mes parents qui, par leur amour et leur compréhension, m'ont appuyé et encouragé tout au long de mon chemin vers la connaissance.

Je tiens à remercier Julie pour sa confiance, sa patience et son amour durant mes études à la maîtrise.

Je tiens à remercier M. Claude Piché, professeur titulaire au département de philosophie, pour son précieux support et sa grande disponibilité lors de la rédaction de ce mémoire.

INTRODUCTION

En 1899, Heinrich Rickert publiait *Science de la Culture et Science de la Nature*¹, texte qui reproduisait l'argument central de son grand ouvrage *Les limites de la construction des concepts dans les sciences de la nature*. (1896 et 1902) Cette parution était d'abord une réponse aux nombreux questionnements que les ouvrages précédents de Rickert avaient suscités. À cette époque en Europe se tenait un rigoureux débat entre, d'une part, les héritiers de l'idéalisme absolu de Hegel, notamment en ce qui concerne le devenir historique de l'homme et, d'autre part, les héritiers de la théorie de la connaissance de Kant. Rickert est résolument un néokantien et il sera intéressant d'analyser le document principal cité plus haut pour vérifier où il se situe exactement dans le débat épistémologique des intellectuels allemands de son temps. Également, il sera crucial d'analyser cet ouvrage pour ce qu'il est en lui-même car, bien plus qu'une simple réponse au cœur d'une polémique, il se veut la pierre angulaire de tout l'édifice philosophique de l'École de Bade.

La création de l'École de Bade, aussi appelée École du Sud-Ouest de l'Allemagne, est attribuée à Wilhelm Windelband. La particularité du travail philosophique des néokantiens de Bade se fonde sur une toute nouvelle méthodologie qui est néanmoins tributaire de Kant. Kant avait défini, entre autres, dans ses trois *Critiques*², ce que sont les catégories de l'entendement et les conditions de possibilité de l'explication d'un fait donné. Ces catégories permettent d'unifier, par un jugement synthétique *a priori*, les éléments qui s'offrent à la

¹ Rickert, Heinrich, *Science de la culture et science de la nature*, Paris, Éditions Gallimard, 1997. Cité ci-après (ScC, ScN)

² *Critique de la raison pure* (1781), *Critique de la raison pratique* (1788) et *Critique de la faculté de juger* (1790)

perception de l'homme dans la nature. Pour Kant, le réel n'est pas à comprendre comme un en soi, mais plutôt comme un donné que l'homme appréhende à l'aide de sa réceptivité. Ces éléments deviennent des objets lorsqu'ils sont appréhendés par les catégories. C'est dans ce moment de la formation des concepts que Wilhelm Windelband, maître de Rickert, situe son étude de la connaissance humaine. Selon lui, cependant, ce ne sont pas les conditions de possibilité pour saisir les faits qui sont primordiales mais plutôt la possibilité de justifier les conditions d'universalité et de validité des dits jugements synthétiques *a priori* et ce, en référence aux différents contenus³ du réel, quels qu'ils soient.

Dans son discours de rectorat de Strasbourg (1894)⁴, Windelband déclare que les sciences de la nature sont lacunaires car elles se montrent incapables de cerner le singulier et d'appréhender cet aspect fondamental de la connaissance du réel qu'est l'histoire. L'histoire a cette particularité d'être une suite d'évènements uniques et singuliers qui ont un sens particulier pour le devenir humain. Les sciences de la nature forment quant à elle des concepts à partir de nombreux exemplaires récurrents du réel pour confirmer la validité d'une loi. Cependant, et c'est là toute l'innovation de Windelband, les évènements historiques ne peuvent se ranger sous la méthode propre aux sciences de la nature, qui est la généralisation, car ils sont uniques et, surtout, ils ne se répètent jamais en tant que tels. L'histoire est le lieu de ce qui n'est qu'une seule fois. Il faudra donc penser une autre forme d'appréhension du réel, une méthode qui puisse non seulement conceptualiser l'unique, dans les évènements historiques et chez ses acteurs, mais également l'élever au rang absolument requis de la

³ FERRARI, Massimo, *Retours à Kant*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2000. Cité ci-après (Retours à Kant) Bien que ce ne soit pas ici une citation, il s'agit d'un emprunt qui se rapproche du texte.

⁴ Windelband a prononcé ce discours en s'inspirant de son ouvrage antécédent intitulé *Histoire et Sciences naturelles*. Cet ouvrage a été le premier élément du débat entourant l'étude de l'histoire sous une forme scientifique.

validité scientifique, validité qui est présente dans les sciences de la nature, comme Kant l'a montré.

Rickert reprendra cette distinction méthodologique car il la juge à la fois brillante et insuffisante, et nous verrons en quoi dans les trois chapitres de ce mémoire. Il est cependant quelquefois difficile de voir jusqu'à quel point Rickert dépassera Windelband en ce qui concerne la théorie de la construction des concepts par généralisation et par individualisation, tant les deux thèses se ressemblent⁵. C'est beaucoup plus dans le débat avec la psychologie, notamment dans la version ontologique conçue par Dilthey, que toute la question des sciences historiques sera discutée et, ce faisant, la particularité de la distinction méthodologique que Rickert propose. Cette démarche vise à achever l'œuvre de Kant en procédant à une critique de l'histoire. La divergence entre Dilthey et Rickert est cependant profonde. Dilthey cherche à saborder la métaphysique et le transcendant, les qualifiant de « prétentions démesurées » et préférant s'en retourner « à la seule certitude immédiate, l'expérience intérieure ».⁶ Rickert vise, pour sa part, par le biais de l'expérience historique, à distinguer deux méthodes permettant la connaissance scientifique du réel. Alors que Dilthey veut rester ancré dans le vécu immédiat au plan des sciences de l'esprit, Rickert commande à la raison de penser un système axiologique de la science.

Le piège de toute démarche épistémologique selon Rickert, et il nous le rappelle sans cesse dans l'ouvrage qui nous intéresse ici, est de penser la construction des concepts sur la

⁵ Il faut mentionner que dans la préface de son ouvrage *La philosophie critique de l'histoire. Essai sur une théorie allemande de l'histoire*, 1969, Raymond Aron parle de la doctrine de Rickert comme de la doctrine « Windelband-Rickert », à la page 12.

⁶ ARON, Raymond, *La philosophie critique de l'histoire. Essai sur une théorie allemande de l'histoire.*, Paris, Vrin, 1969. p.23 (Aron)

base de l'objet, alors qu'elle ne concerne que la méthode⁷. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans le premier chapitre de ce mémoire.

De nombreux philosophes seront cités dans ce mémoire, ce qui nous permet de véritablement parler d'un débat. Si l'instigateur est nécessairement Kant lorsqu'on discute de formation de concepts et d'appropriation du réel, il sera inévitable de revenir à Hegel lorsqu'il sera question de l'histoire et du devenir humain. Plus près de Rickert, il y a bien sûr son maître Windelband qui a inspiré les fondations de son travail philosophique. Il ne faudra jamais oublier non plus que, quand Rickert élabore sa théorie d'un rapport à la valeur pour porter la saisie du singulier dans l'histoire au rang de la validité universelle, son maître l'avait déjà précédé dans l'articulation de cette démarche évaluative. Si, par contre, on veut vraiment remonter jusqu'à la première reconnaissance de la valeur dans la démarche épistémologique, malgré le fait que Windelband et Rickert ne le soulignent jamais, c'est à Hermann Lotze⁸, maître de Windelband, qu'il faut s'arrêter.

Le sujet et les divisions de ce mémoire peuvent maintenant être présentés. Selon les indications fournies par Windelband dans son fameux discours de rectorat de 1894 « Histoire et science naturelle », Heinrich Rickert propose de distinguer les sciences historiques des sciences de la nature non pas en fonction de leur objet (distinction ontologique) mais en fonction de l'approche méthodologique (distinction épistémologique). De la sorte, Rickert surmonte les problèmes de Dilthey qui, prônant une distinction ontologique, se voit contraint de ranger la psychologie au nombre des sciences de l' « esprit », alors que par le caractère

⁷ ScC, ScN, p.22. « Il s'agit ici d'une partie de la *logique*, plus précisément de l'épistémologie ou de la méthodologie, et nous n'avons de ce fait pas affaire au contenu particulier des différentes disciplines des sciences de la nature et de la culture. (...) Tout ce qui peut être considéré comme une simple acquisition de matériau restera donc ici entièrement hors de propos. » D'ailleurs, dans cet ouvrage, Rickert réfute à bon nombre de reprises ses détracteurs en les renvoyant à la méthode qu'il propose plutôt qu'à son application au matériau.

⁸ Piché, Claude, « Hermann Lotze et la genèse de la philosophie des valeurs », *Les Études Philosophiques*, no.4/1997, page 517-518. (Piché)

expérimental et nomothétique de ses méthodes, la psychologie s'apparente plutôt aux sciences de la nature.

Sur la base de sa distinction épistémologique, Rickert parlera donc pour sa part de sciences de la culture et de sciences de la nature : les premières visant à dépeindre le singulier, l'unique, alors que les secondes cherchent à atteindre l'universel, les lois. Notre analyse du livre de Rickert *Science de la culture et science de la nature* (1899) comportera trois volets :

- 1) Les deux types de sciences se distinguent par une « construction des concepts » qui est soit individualisante, soit généralisante.
- 2) Le cas problématique de la psychologie se voit par là aisément réglé : son approche est généralisante, nomothétique. Elle relève donc des sciences de la nature. C'est, entre autres, dans le travail de Lucien Pelletier⁹ sur Ernst Bloch que le débat Dilthey-Rickert m'est apparu le plus clair et le mieux articulé. Je m'attarderai sur ce débat dans le deuxième chapitre du présent mémoire.
- 3) Le critère qui permet de cerner le caractère significatif du singulier est la « valeur ». La construction individualisante des concepts dans les sciences de la culture implique donc un « rapport à la valeur ». Ce troisième chapitre sera évidemment le point culminant de notre analyse du livre de Rickert. Dans le traitement de ce thème du rapport à la valeur qui s'effectue dans les sciences historiques et pour en mesurer toute l'ampleur, on ne pourra passer sous silence les premiers héritiers de l'École de Bade et de Rickert, notamment Max Weber.

⁹ Au moment d'écrire ces lignes, l'ouvrage était à paraître et j'y référerai en parlant de « Pelletier »

1. Distinction entre méthode généralisante et méthode individualisante

a) Le continuum hétérogène

Avant de se lancer dans toute l'articulation logique de Rickert pour expliquer les deux méthodes formatrices de concepts, la généralisation et l'individualisation, on doit définir le donné à partir duquel ces méthodes effectuent leur travail. Rickert nomme ce réel *continuum hétérogène*. Il s'agit d'un pur chaos, d'un donné infini et insaisissable qui, tout comme chez Kant, est spatial et temporel. À ce moment, en ce qui a trait à la connaissance, le continuum hétérogène est un irrationnel complet, il n'est que potentiellement accessible aux fonctions de la connaissance. Pour que la connaissance devienne possible, l'entendement doit s'approprier des éléments de ce chaos par la formation de concepts. De là l'entreprise d'élaborer une doctrine de la formation des concepts. Par *formation de concepts*, Rickert désigne :

...une réunion d'éléments, et peu importe que ces éléments soient déjà eux-même des concepts ou non. Ce qui importe, c'est uniquement de montrer les *principes* de cette formation des concepts, car c'est seulement là que *peuvent* apparaître les différences logiques essentielles entre les sciences empiriques du monde réel, et non dans les concepts utilisés comme « éléments».¹⁰

La relation entre le continuum hétérogène et l'homme se situe au cœur de l'expérience vécue. Déjà bien avant que l'homme ne cherche à effectuer un travail philosophique volontaire, de nombreux concepts sont d'emblée à l'oeuvre pour assurer son fonctionnement le plus vital¹¹. Mais l'homme ne se contente pas de *vivre* dans cette réalité

¹⁰ ScC, ScN, p.66-67.

¹¹ ScC, ScN, p.XV111 de la préface de Ernst W. Orth.

par le biais du langage ordinaire, il cherche à la comprendre et c'est au moment de ce premier questionnement scientifique ou philosophique qu'il thématise cet irrationnel qui échappe à sa connaissance. Cet irrationnel, bien que perçu *a priori* comme étant spatial et temporel, est au départ absolument vide de concepts. Pour atteindre la connaissance, il faut transposer le réel au niveau du concept afin d'échapper à son irrationalité. Par cette affirmation, Rickert veut rendre évidente la grande déchirure (à surmonter) qui existe au cœur du réel entre ce qui est rationnel (les concepts) et l'irrationnel (la réalité).

La question la plus légitime que l'on peut poser est de demander si ce terme de *continuum hétérogène* doit être reconnu comme une grande innovation de Rickert. Le terme, certes. Mais c'est encore une fois Lotze qui inspire cette manière de penser le réel. Claude Piché¹² rapporte que Lotze avait déjà expliqué que les sciences expérimentales permettent de conceptualiser le réel mais qu'il y demeure toujours un irrationnel, probablement infini, auquel il faut rester ouvert. Cette partie irrationnelle qui dépasse l'entendement demande à être conquise, du moins en partie. Lotze avait noté cette déchirure entre le rationnel et l'irrationnel dans le réel et force est d'admettre que Windelband et Rickert sont partis de ce point pour concevoir leur doctrine. On sent d'ailleurs ce « point où le langage nous abandonne », ou cette fameuse « déchirure » dans le début du discours au rectorat de Windelband. Citons deux passages¹³ :

Celui qui veut parler philosophiquement de choses philosophiques doit avoir le courage de prendre position par rapport au Tout, ainsi que le courage - encore plus difficile à garder- de conduire ses auditeurs en haute mer vers des réflexions du type le plus universel, là où ils risquent de perdre pied tandis que la terre ferme disparaît à leur regard.

¹² Piché. *Hermann Lotze et la genèse de la philosophie des valeurs*, Note 3, p.500. En référence à Rickert.

¹³ Tous tirés du Disc.Rectorat.p.1 et 2

Plus loin, Windelband parle des limites de la faculté de connaître :

Aussi, ai-je envie d'être assez téméraire pour vous montrer maintenant, par un exemple, cette force d'impulsion de la recherche philosophique qui fait que tout problème philosophique s'ouvre sur les énigmes ultimes de la connaissance humaine du monde et de la vie -et pour montrer combien inéluctablement toute tentative de rendre pleinement compréhensible une chose connue, apparemment claire et simple, nous conduit rapidement jusqu'aux confins extrêmes de notre faculté de connaissance, confins où planent de sombres mystères.

Il n'est donc pas étonnant, mais plutôt naturel, que Rickert débute son travail en s'appuyant sur cette idée de Lotze d'un irrationnel au sein du réel.

D'autres auteurs, cependant, voient ce continuum hétérogène comme une hypothèse dualiste illustrant beaucoup plus le désenchantement de Rickert devant l'immensité de la tâche scientifique et philosophique qu'une tentative convaincante de décrire ce réel. Plutôt que de chercher à expliquer et à penser la totalité du monde, Rickert limite selon eux la quête de la connaissance à ce qui lui est déjà connu, à un « point de vue de l'immanence », ce qui fera dire à Kulpe que Rickert maintient :

...de manière tautologique que ce qui est connu est connu, chose qu'on ne saurait évidemment contester. Mais pareil point de vue agit comme un simple coefficient qui affecte toujours les grandeurs placées entre parenthèses (rationnel) sans toutefois permettre de spécifier ces grandeurs (Problème de l'irrationnel).¹⁴

Pourtant, Rickert ne renonce jamais à la volonté de connaître ce réel, tout au plus le reporte-t-il à un moment ultérieur. Il reconnaît toutefois un premier moment du processus de la connaissance où l'infinité du monde qui s'offre à la perception dépasse la puissance de

¹⁴ Pelletier, p.15.

l'entendement. Ce premier moment est la reconnaissance du continuum hétérogène. Rickert veut tourner définitivement le dos aux conceptions empiristes. Ces dernières pensent le réel comme étant accessible dans son entier grâce à la perception. Selon Rickert, il est à tout point de vue absurde de vouloir saisir le réel dans sa totalité, comme en fait foi ce passage de la page 58 de l'ouvrage qui nous intéresse.

Qu'on essaie donc de « décrire » précisément la réalité, c'est-à-dire de l'appréhender dans tous ses détails, « telle qu'elle est », au moyen de concepts, pour en obtenir ainsi un reflet : on comprendra bientôt l'absurdité d'une telle entreprise. La réalité empirique se révèle en effet être pour nous d'une *diversité immense*, qui semble s'accroître sans cesse à mesure que nous pénétrons plus profondément en elle et commençons à la décomposer dans ses détails (...); ce qu'il (l'homme) peut appréhender par ses concepts et par sa connaissance est en fait extrêmement réduit par rapport à ce qu'il doit laisser de côté.

Cette prise de position ferme de Rickert est des plus importante car c'est justement le thème du continuum hétérogène qui lui a valu de nombreuses critiques. Loin de vouloir abdiquer devant la connaissance du réel, Rickert admet et relève le grand défi scientifique qu'il pose. Il y a, dans chaque objet, une part irrationnelle qui glisse et échappe à la connaissance. Si cette partie irrationnelle est reconnue dans l'objet, Rickert la reconnaît également au sein du réel en général. Ce qui importe pour la science, c'est de s'approprier des éléments « essentiels » du réel pour que ce dernier soit, graduellement, connu de l'homme. Il n'en demeure pas moins que sa plus large partie demeure irrationnelle. Lisons le texte de Rickert pour retracer les premiers moments d'appropriation du continuum hétérogène. Cette appropriation débute en fait au moment où la raison saisit une première fois des éléments en les *ordonnant*, donc en les soustrayant du chaos.

C'est seulement par la *distinction conceptuelle de la diversité et de la régularité* que la réalité peut devenir « rationnelle ». Le continu peut être maîtrisé conceptuellement à partir du moment où il est homogène, et l'hétérogène devient concevable si nous le sectionnons, c'est-à-dire si nous transformons sa continuité en une *discrétion*. Ainsi s'ouvrent à la science *deux* directions absolument opposées pour la formation de concepts.¹⁵

Il n'y a donc jamais de démission de la part de Rickert. Tout comme Kant, il a posé la connaissance comme une aptitude limitée devant un réel illimité, infini, qui se donne à connaître. Dans l'ouvrage qui nous intéresse pour cette analyse, il souligne qu'il ne fait que *nommer* cette part irrationnelle, qui est un concept uniquement formel :

C'est pourquoi on ne doit pas penser que la possibilité de construire un concept du *réel* en tant que continuum hétérogène relèverait la possibilité de connaître ce réel, et qu'il serait dès lors absurde de parler du réel comme d'une entité inconnaissable. Les sciences particulières tendent à la connaissance du *contenu* du monde réel, et le concept formel du continu hétérogène ne nous dit rien de plus sur ce contenu que son caractère inépuisable.¹⁶

Rickert ne se dira jamais défait par l'irrationnel qui existe au sein du réel. Au contraire, il a voulu le penser comme une instance immanente qui ne demande qu'à être sondée. La tâche de Rickert devient alors de définir la méthode permettant d'accéder à la connaissance. Comme nous l'avons cité plus haut, cette méthode donne deux chemins possibles à la science pour construire des concepts. D'une part, le continu, d'abord hétérogène, devient homogène, régulier et uniforme. Le continu homogène est atteint par généralisation. Par exemple, les mathématiques engagent la raison vers l'homogène en établissant des règles incontournables pour mesurer les phénomènes. Nous obtenons la

¹⁵ ScC, ScN, p.61.

¹⁶ ScC, ScN, p.60, note 1.

même conception en physique quand, par exemple, nous établissons que ce qui monte doit nécessairement redescendre. Par cette affirmation, nous soutenons la régularité et la nécessité pour tout objet soumis à la condition déterminée mentionnée. Toutes les sciences qui établissent des règles récurrentes et généralisantes qui permettent de telles conclusions dans la formation des concepts sont des sciences *de la nature*. D'autre part, le continu devient un *discretum* hétérogène lorsque l'on extirpe d'une séquence historique, donc du continuum, un instant que l'on traite pour ce qu'il a d'unique et de singulier. Cet instant, ou discretum, est étudié pour ce qu'il a d'unique, de qualitatif, et c'est par un rapport à la valeur que la construction de concept sera possible. Nous y reviendrons cependant plus loin.

b) La distinction épistémologique de Rickert

Dans notre introduction, nous avons attiré l'attention sur le fait que le piège à éviter est de lire Rickert en tentant de comprendre comment il décrit la connaissance du *contenu matériel* des sciences. Comme nous venons de le faire, il est impératif de maintenir la discussion au niveau formel pour bien saisir sa pensée. Rickert tente de se détacher de la philosophie dogmatique ou métaphysique traditionnelle en établissant une théorie de la formation des concepts qui pourrait éclairer le domaine scientifique de l'époque sur ses propres modes de connaissances. Il ne réussira pas cependant à convaincre les tenants du réalisme scientifique, comme le soulignent Aron et Habermas.¹⁷

Avançons un peu plus vers la distinction épistémologique à laquelle il procède. Le continuum hétérogène est un concept formel quant à son contenu, et la transposition de ce

¹⁷ Aron, *La philosophie critique de l'histoire*, p. 154 et 155. HABERMAS, J., *Connaissance et intérêt*, p. 193-194, note 37 sur Rickert, Paris, Éditions Gallimard, 1976. (Habermas)

contenu irrationnel pour les sciences particulières en concept défini par la connaissance se fait selon une méthodologie. Nécessairement, Rickert le reconnaît, le classement formel des sciences s'adresse aux objets et à leurs particularités matérielles, mais seulement dans un moment ultérieur au classement scientifique. D'abord, il est crucial de déterminer la méthode de conceptualisation qui sera utilisée. Il est clair que Rickert veut donner à chaque science particulière une tâche précise en rapport avec un mode de formation de concepts qui lui soit propre. Ultiment, toute l'entreprise rickertienne aboutit à cette reconnaissance d'une tâche méthodologique des sciences particulières selon qu'elles sont des sciences de la *nature* ou des sciences de la *culture*. La distinction entre les deux types de sciences s'effectue selon leur mode respectif d'appréhension logique du réel et de la répartition qu'elles font des éléments de ce réel une fois les concepts formés. Ce n'est qu'à ce moment que les objets sont utilisés pour déterminer les visées d'une science particulière selon Rickert. La tâche est donc de distinguer ces deux méthodes de construction des concepts car il est clair que le continuum hétérogène ne peut être étudié que selon ces deux méthodes et non à partir d'objets qui seraient donnés au départ.

La nécessité de cette distinction vient d'un souci de traiter l'histoire en tant que science. Ce souci est né avec la philosophie hégélienne mais aussi du devoir philosophique à cette époque de faire de toute étude une science. Aron rappelle :

Mais il faut se souvenir du temps où, pour introduire des idées philosophiques, on croyait nécessaire de les baptiser scientifiques¹⁸.

Windelband, dans son discours de rectorat, discute en fait de l'urgence de déterminer comment on doit fixer les balises de l'étude de l'histoire. En tant qu'héritier intellectuel de Kant, il est conscient du besoin de démontrer la validité universelle de cette étude pour l'élever au rang de science. Le problème est que le domaine scientifique de l'époque, que

¹⁸ Aron, *La philosophie critique de l'histoire*, p.55.

l'on nomme globalement les sciences de la nature, se révèle incapable de construire des concepts pour appréhender le flux historique. S'il y a un point de ralliement de tous les auteurs au sein du présent débat, c'est bien celui-ci. Cette reconnaissance vient du fait que le problème de l'histoire avait échappé à Kant, de là l'appel fait à Hegel par les philosophes du XIXe siècle pour combler ce vide. Rickert soulignera :

Hegel, en particulier, qui entreprit en toute conscience de fonder sa conception du monde sur la vie historique, est aussi remarquable à cet autre égard, qu'il n'entendait rien aux sciences de la nature; et puisque l'intérêt pour la philosophie de l'idéalisme allemand s'accroît constamment dans de nombreux milieux, on peut espérer que l'époque actuelle, où le terme d' « évolution » joue un rôle si important, tirera à nouveau des enseignements de la pensée de ce grand philosophe idéaliste de l'histoire.¹⁹

C'est au cœur de ce débat que se rencontrent l'approche naturaliste de Kant et l'approche historique de Hegel. Windelband a commandé le débat sur le statut des sciences historiques et ce que Rickert tente de réaliser, c'est une distinction épistémologique qui permettra une fois pour toutes de déterminer la méthode propre de conceptualisation pour les sciences historiques. Encore une fois cependant, force est de mentionner que c'est Lotze qui a attiré l'attention sur le sujet de l'histoire en utilisant des termes qui seront repris par Rickert tout au long de ses ouvrages :

Il n'en reste pas moins que c'est Lotze qui a attiré l'attention des néokantiens badois sur l'histoire comme théâtre de la réalisation progressive des valeurs par l'homme de culture, ce qui distingue cette épistémologie de celle de l'École néokantienne de Marbourg (H.Cohen, P.Natorp, E. Cassirer), laquelle, dans un premier temps du

¹⁹ ScC, ScN, p.30.

moins, a accordé la préséance aux sciences naturelles au détriment des sciences historiques.²⁰

Selon Rickert, la différence entre les deux domaines est d'ordre logique. Au sein de la nature, les connaissances sont atteintes grâce à la multiplicité et à l'infinie répétition dans le réel. Pour construire un concept, toute science particulière doit généraliser des éléments d'un fait en les reliant à des éléments semblables. Ces éléments, une fois accumulés et définis en terme de lois, permettent la construction du concept. Par la suite, chaque apparition d'un fait rassemblant les mêmes éléments essentiels est analysée dans le but de subsumer ce fait sous un concept commandé par une loi universelle. C'est le domaine du commun, du répétitif. Windelband nommait ce procédé « *nomoi* (nomoi) -*thétique* » (thesis) et il correspond tout à fait à ce que Rickert en fait quand il traite des sciences de la nature. Les sciences de la nature sont celles qui font d'un réel d'abord chaotique un continu homogène.

Dilthey est également en accord avec le principe des sciences de la nature. Mais l'utilisation de ce terme dans son cas est « ontologique » car les sciences de la nature ont pour visée des objets, soit les éléments matériels du réel, alors que Windelband et Rickert s'adressent à une méthode « logique » d'appréhension du réel. Nous clarifierons la position de Dilthey au Chapitre 2 lorsque nous traiterons de la psychologie.

c) Le problème historique : L'essence d'un débat

Le but de ce discours de rectorat de Windelband était tout ce qu'il y a de plus clair. Il visait à introduire le problème grandissant associé au domaine des sciences historiques.

²⁰ Piché. « *Hermann Lotze et la genèse de la philosophie des valeurs* », p.517.

Selon Windelband, il y a un problème fondamental à vouloir traiter l'histoire par le procédé nomothétique propre aux sciences de la nature. Alors que ce procédé construit des concepts à partir de ce qui est commun et généralisable, l'histoire est le lieu du singulier, de l'unique. Prenons une citation de Rickert pour illustrer les propos de son maître.

C'est ainsi qu'apparaît entre le contenu des concepts et le contenu de la réalité un abîme, aussi profond que celui qui sépare le général du particulier et est proprement infranchissable.²¹

Logiquement, on ne peut espérer obtenir une connaissance valide universellement (condition pour confirmer la validité d'une connaissance depuis Kant) à partir d'un seul item, ou événement qui, nous en sommes sûrs, ne se reproduira plus jamais. Une telle science serait à tout point de vue contingente et exempte de validité, puisqu'elle serait en attente, à l'infini, d'une nouvelle apparition du fait.

Windelband élabore donc un procédé qui nous permet d'atteindre l'événement unique qui se produit au cœur de l'histoire. Il nomme ce procédé « *idio* (singulier) -*graphique* » (écriture). Ce faisant, Windelband scinde en deux méthodes la possibilité de connaître le réel; d'une part, par généralisation et, de l'autre, par individualisation. Les sciences de la nature garantissent des lois universellement valides en subsumant sous le concept des exemplaires communs. Les « sciences historiques » construisent des concepts en relevant ce qu'il y a d'unique et de singulier dans le réel. Rickert reprendra cette distinction en parlant du discret hétérogène. Dans cette conception, tel que décrit plus haut, le flux continu est rompu et toute l'attention est portée à une unité singulière hétérogène, faisant de l'histoire une science de l'individualité.

Bien que Rickert reprenne presque intégralement la conception de Windelband, il est insatisfait de deux aspects de cette approche. 1) Une incapacité à atteindre la validité

²¹ ScC, ScN. P.73.

universelle par le procédé idiographique demeure chez Windelband. En effet, il n'y a rien dans ce procédé qui puisse garantir la validité universelle d'une connaissance du singulier dans l'histoire. Tout au plus réussit-on à le dégager du caractère répétitif propre à la nature. Pour compenser ce manque, Rickert élaborera la théorie du « rapport à la valeur », mais cette conception fera les frais de notre troisième chapitre. 2) Rickert est également insatisfait du fait qu'un gouffre incommensurable est maintenu entre les deux méthodes conceptuelles. Windelband soutient que la nature est le propre du procédé nomothétique et l'histoire du procédé idiographique et qu'il est impensable de réconcilier les deux procédés pour un même objet, qu'il soit naturel ou historique. Rickert permet cette coopération en maintenant que c'est une question d'approche, de « point de vue », sous lequel on étudie le réel. Tout dépend du principe de sélection utilisé pour déterminer ce qui est *essentiel* et ce qui ne l'est pas dans la formation du concept. Si le principe de sélection est généralisant, la science particulière à l'œuvre est une science de la *nature*. Si, au contraire, le principe utilise une approche individualisante, la science particulière est une science de la *culture*. Il introduit donc l'idée d'une « visée de la connaissance » qui permet aux deux procédés de se compléter par l'entremise de l'étude propre de chaque science particulière qui deviennent alors, entre elles, des « auxiliaires » selon le but qu'elles poursuivent. Il n'est pas vraiment nécessaire ici d'approfondir en détail cet aspect des domaines intermédiaires car nous aurons l'occasion d'en reparler dans le Chapitre 2 du présent travail. Il fallait cependant souligner que Rickert réconcilie les sciences particulières dans l'étude du réel en leur accordant une approche selon un point de vue. Si elles forment des concepts par généralisation, elles se font sciences de la nature. Si elles forment des concepts en s'intéressant à des êtres singuliers et uniques, elles sont des sciences historiques qui se rattachent à la *culture*. De là l'appellation de sciences de la culture, laquelle implique le rapport à la valeur que nous avons déjà évoqué sur lequel

nous reviendrons. De cette répartition très pratique et concrète au niveau des sciences, il importe de retenir non pas le résultat auquel on arrive suite à l'utilisation de l'une ou l'autre des méthodes mais bien l'approche formelle par laquelle on réussit à conceptualiser le réel. Raymond Aron relève d'ailleurs ce phénomène du point de vue chez Rickert lorsqu'il résume à la page 18 de *Connaissance et intérêt* :

Plus explicitement, ou bien ce sont les caractères propres de la réalité historique qui imposent des méthodes spécifiques, ou bien c'est la direction de la curiosité qui explique la structure logique de l'histoire, (...) Dilthey choisit la première solution, Rickert la seconde, (...).²²

Ce passage d'Aron contient le terme *curiosité* qui rejoint celui du point de vue. Dans les deux cas, on dénote que Rickert veut amener son lecteur à comprendre sa théorie comme étant une méthodologie qui permet de sélectionner une approche de formation des concepts. Si on tente de cerner le singulier, l'unique, alors les concepts sont des éléments atteints par individualisation. Si, au contraire, la « curiosité » nous pousse à généraliser des éléments du réel pour les subsumer sous des concepts, nous nous faisons scientifiques de la nature.

Windelband n'avait pas donné cette opportunité de sélection selon un point de vue. Il avait complètement détaché les méthodes de formation des concepts en maintenant deux options contraires; un procédé de généralisation ou un procédé d'individualisation. D'un côté, on généralise des éléments communs et répétitifs pour les subsumer sous un concept et ainsi on maintient des lois dites naturelles. De l'autre, on forme des concepts en accordant de la valeur à un événement historique et on en fait un bien culturel. La différence d'avec son élève est que les sciences sont classées soit comme sciences de la nature ou comme sciences

²² Aron, p.18. Il est aussi question de Simmel dans ce passage mais pour garder notre attention sur notre sujet, nous nous en tenons ici à ces deux auteurs.

historiques, sans qu'une même science particulière puisse jamais se donner un point de vue d'étude qui lui permette d'emprunter aux deux méthodes.

Rickert innove en permettant cette approche que l'on peut qualifier de téléologique. Il distingue les méthodes de formation des concepts que sont l'individualisation et la généralisation en permettant toutefois à une science particulière d'emprunter à l'autre méthode. En effet, le sujet scientifique détermine sous quel angle il va entreprendre de conceptualiser le fameux continuum hétérogène. Bien que chaque science particulière doive être classée d'abord de façon claire selon qu'elle soit « surtout » naturelle ou « surtout » culturelle, il existe une latitude pour qu'elle complète son étude grâce à l'autre méthode. Toutefois, Rickert ne laisse pas sombrer son thème principal, qui est une distinction entre deux approches, dans un relativisme circonstanciel. Dans le chapitre *Histoire et Psychologie* où il traite du fait que l'historien emprunte à la psychologie autant que le psychologue a la capacité de comprendre l'histoire, il nuance la possibilité de faire ce type d'emprunt. Mais cette explication servira de départ à notre deuxième chapitre qui démontrera comment Rickert saborde l'entreprise de Dilthey. Nous pousserons jusqu'à affirmer que la psychologie de Dilthey se trouve en bout de ligne « classée » par la doctrine de Rickert.

2. Le cas de la psychologie

a) Les domaines intermédiaires

Nous voulions commencer ce deuxième chapitre en exposant la conception de Rickert en ce qui concerne l'interrelation possible entre les sciences particulières. Il s'agit là d'une subtilité propre à Rickert qui le distingue de son maître Windelband et qui lui permettra de traiter le cas de la psychologie avec plus de souplesse.

Allons directement à l'interrelation qui existe entre l'histoire et la psychologie. Rickert consacre le huitième chapitre de son ouvrage à la distinction entre les deux domaines et à la façon de distinguer le travail de l'historien de celui du psychologue. D'une part, Rickert concède à l'historien qu'il doit, à certains moments, utiliser la psychologie pour réussir à mieux cerner un événement car cette utilisation peut nous renseigner sur les motifs des acteurs de l'histoire. Il utilise, entre autres, l'exemple de Frédéric-Guillaume IV pour montrer exactement ce qu'il est utile à l'historien d'emprunter à la psychologie. Dans cet exemple, l'historien a avantage, selon Rickert, à établir le profil psychopathologique du personnage pour mieux comprendre ses réactions et son influence sur un événement unique et singulier de l'histoire. Malgré le fait que l'histoire soit le lieu du singulier, des théories généralisantes comme la psychologie peuvent lui apporter une importante contribution, l'histoire étant le lieu de la vie psychique humaine de toute façon. Toutefois, à ce moment, la psychologie est utilisée à titre de théorie pour ce qu'elle a à offrir *précisément* à l'histoire. Autrement dit, l'historien n'est pas intéressé par la science de la psychologie dans son entier,

il ne fait qu'utiliser ce qui sert l'étude de son personnage dans son unicité. Rickert précise que l'historien peut également enrichir et compléter son étude d'une guerre avec des notions sur la physiologie humaine, sur les incidences de la situation climatique, permanente ou circonstancielle, d'un pays pour bien comprendre toutes les données impliquées. Encore une fois, l'historien procède ainsi pour préciser sa connaissance d'un événement tout à fait singulier en utilisant des théories généralisantes pour parvenir à un but fixé au préalable. En aucun moment l'historien ne devient physiologiste, géologue ou psychologue. Par la science historique seule, Rickert concède à l'historien qu'il pourrait sans doute relever le défi de comprendre l'événement pour ce qu'il a de singulier en lui-même.

Ces concepts (entre autres ceux de la psychologie) ne sont jamais pour lui (l'historien) que des *moyens*, et non la fin de la représentation. On conçoit ainsi aisément que la fin soit atteinte, même *sans* moyens « exacts »²³.

De même, Rickert souligne que le psychologue peut utiliser l'histoire comme un moyen de préciser la généralisation de certains éléments conceptuels de sa discipline. S'il veut faire le portrait psychologique de tous les rois de France de 1400 à 1750, il devra recenser leurs actions et les incidences de ces actions dans l'histoire. Sans le travail des historiens, le psychologue n'aurait aucun recourt valable pour cibler avec justesse les causes d'un comportement et ses effets dans le temps. Cependant, en aucun de ces moments, le psychologue ne devient un scientifique de l'histoire. Tout au plus, il emprunte ce qui le sert selon son point de vue d'étude qui demeure, à tout moment, la psychologie.

Ces exemples de contribution entre les disciplines ne nous renseignent pas encore sur la psychologie en tant que domaine scientifique. Rickert comprend la psychologie d'une

²³ ScC, ScN, p.102.

façon bien précise et c'est ce que nous devons maintenant exposer pour voir comment elle rejoint la méthode des sciences de la nature.

Pour former des concepts selon la méthode des sciences de la nature, il faut vouloir, dans un premier temps, établir des lois absolument nécessaires sous forme de théories universelles. Une fois que le scientifique a ce principe théorique bien défini, il recherche au sein de la réalité des éléments qui peuvent venir se subsumer sous ces concepts généralisants. La sélection des éléments psychiques essentiels se fait par abstraction au sein de la réalité, du moins lorsque l'on procède à une étude psychologique. Ainsi, à chaque fois, le principe qui guide la sélection des éléments essentiels doit permettre au scientifique d'homogénéiser le continu qui est, au départ, hétérogène, le but étant toujours de le transformer en une réalité uniforme et régulière qui permet la connaissance. Voilà précisément la conception que Rickert se fait de la psychologie. *Le principe de formation des concepts qui guide l'étude psychologique est généralisant.* Pour reprendre l'exemple cité plus haut dans le cas de Frédéric-Guillaume IV, disons que ce qui intéresse le psychologue consiste beaucoup plus en ce que le personnage a de *commun* avec les malades mentaux plutôt que sa place *unique*, jamais récurrente, dans l'histoire. Toutes les observations empiriques sur le personnage et tous les symptômes relevés sont subsumés sous des concepts généraux qui sont déjà inventoriés comme étant ceux qui décrivent la maladie mentale. Le psychologue possède déjà, au départ, son principe de sélection des éléments du réel. Il cherche ensuite à les subsumer sous des concepts propres à la psychologie et ces concepts exigent la mise en commun, la généralisation.

La position de Rickert est donc on ne peut plus claire au sujet de la psychologie. Selon sa visée de connaissance au sein du réel, la formation de concepts en psychologie se fait par généralisation. Elle est la science de la vie psychique en *général*.

Nous appelons général tout concept dans lequel n'est contenu rien de ce qui fait la particularité ou l'individualité de telle ou telle réalité *unique* et déterminée, et, en procédant ainsi, nous ne prenons pas en compte les différences entre les processus par lesquels les concepts généraux sont *produits*²⁴.

Toujours selon Rickert, le cas de la psychologie est ainsi aisément réglé, tel qu'annoncé ambitieusement dans l'introduction du présent mémoire. Loin d'être une discipline maîtresse qui englobe toutes les autres, elle se voit jointe aux sciences de la nature par sa méthode. Elle est la science de l'individu, certes, mais sa démarche logique ne peut faire autrement que d'en faire une science particulière sous l'égide des sciences de la nature. Du coup, elle rejoint la physique, la mathématique, la chimie et toutes les autres disciplines qui tentent d'homogénéiser le continu de la réalité. Toutefois, Rickert souligne que le problème de la psychologie se complexifie lorsque l'on oppose la psychologie « compréhensive » et la psychologie « explicative ». Citons la note 1 de la page 97²⁵.

Le problème semble un peu plus compliqué depuis que l'on oppose une psychologie « compréhensive » à une psychologie « explicative », et que l'on voit dans la compréhension le fondement des sciences historiques. Si l'on a pourtant compris que ce ne sont pas les processus psychiques réels, mais les significations et les structures de sens non réelles qui sont immédiatement « compréhensibles » au vrai sens du terme, ce qui est exposé dans ce texte demeure alors indiscutable pour une psychologie conçue comme une science de la réalité.

Même pour ce qui est de la compréhension ou, en d'autres mots, de l'interprétation qui tente de donner un sens à la réalité, la psychologie, selon Rickert, ne peut aller au-delà de sa tâche de science naturelle. Bien qu'elle soit à l'oeuvre au sein de la vie historique, la structure de sens qu'elle construit se fait par généralisation, faisant en sorte de ne jamais pouvoir

²⁴ ScC, ScN, p. 70.

²⁵ ScC, ScN.

construire des concepts en ne se servant que du singulier, de l'unique. La compréhension qu'elle réussit à produire serait ainsi impossible à atteindre sans le concours de plusieurs éléments mis en commun. Toujours, semble-t-il, Rickert réussit à rattacher la psychologie aux sciences de la nature par son procédé généralisant.

Rickert a, pour ainsi dire, terminé le débat amorcé entre son maître Windelband et les tenants de la psychologie de l'époque. Toutefois, l'un de ces tenants a opposé à Rickert une définition de la psychologie qui, à son avis, ne permet pas au philosophe badois de régler si facilement le cas de la psychologie. Le débat s'est alors enrichi, ce qui justifie de consacrer une partie de ce mémoire à Wilhelm Dilthey et à sa conception de la psychologie.

b) La psychologie chez Dilthey

Rickert procède à une distinction méthodologique très nette en soutenant d'un côté la formation des concepts par la généralisation des éléments du réel et de l'autre, par individualisation. Une telle distinction unilatérale de méthodes existe chez Dilthey en ce qui concerne la connaissance du réel. Dilthey s'assigne lui aussi pour tâche de démontrer comment son domaine, à savoir les sciences de l'esprit et, parmi elles, la psychologie, compte définir les modalités de la compréhension de l'histoire comme étant une science. C'est au moment où il défend le postulat voulant que par la psychologie il est possible de saisir le sens du devenir historique qu'il s'engage dans un débat avec Windelband et Rickert.

Dilthey distingue deux classes d'éléments dans le réel : les éléments physiques matériels et les éléments psychiques. Il accorde lui aussi aux sciences de la nature le soin de traiter les éléments physiques, toujours en raison du caractère exact que revêt l'étude propre à

une méthode qui mène à des lois universelles. Étant intéressé par le florissant domaine de la psychologie à cette époque, il s'attarde toutefois aux éléments psychiques. Comme il a également le souhait de poursuivre dans la même veine le travail épistémologique de Kant, Dilthey s'assigne le devoir d'atteindre la validité universelle dans la compréhension de la vie psychique humaine.

L'intelligence du singulier, d'un individu, n'est possible pour Dilthey que par sa rencontre avec l'autre. En rencontrant l'autre, qui est une individualité différente, le sujet saisit lui-même son intériorité propre. Le concept d'individu est d'une importance primordiale pour bien saisir la conception de Dilthey. Ce premier moment intellectuel est crucial car c'est à partir de cette conscience d'un soi intérieur que le sujet connaissant a la possibilité d'aller vers le monde externe et, donc, par le fait même, vers l'histoire.

L'intelligence du singulier mène Dilthey à postuler une validité objective et universelle pour la psychologie. Dans l'observation de l'autre, de ses manifestations externes, on arrive à reconnaître et à saisir les processus internes qui ont guidé le phénomène. Citons Dilthey :

Si je veux comprendre, par exemple, Léonard de Vinci, je dois interpréter des actions, des tableaux, des images et des œuvres écrites, et ceci d'une façon homogène et synthétique²⁶.

Dilthey trouve à travers l'expérience interne et sa compréhension le médium pour accorder aux sciences de l'esprit une validité universelle. De même, l'histoire devient un objet d'étude par sa dimension externe. L'histoire est le théâtre des actions humaines. Chaque individu doit être relié à la société dans laquelle il évolue. Puisque la conscience est en formation dans sa confrontation avec le réel tel qu'il est vécu, il est logiquement possible de comprendre les agissements de l'homme en étudiant les causes et les effets de la formation de cette conscience. C'est à travers l'histoire, véritable répertoire de

²⁶ Dilthey, Wilhelm, *Le monde de l'esprit*, Tome 1, Aubier, Éditions Mouton, 1948, p.321.

l'accumulation de tous les processus psychiques de l'homme, de chaque rencontre entre individualités opposées, que cette conscience se définit. Mais contrairement à l'approche axiologique de Rickert, Dilthey ne pense pas l'histoire comme une totalité d'où se dégagera un sens, en raison d'une confirmation de la validité des valeurs propres aux phénomènes de la culture. Pour Dilthey, chaque moment de l'histoire, aussi infime, banal et individuel qu'il soit, voit la vie se réaliser en tant que processus interne du singulier. Comme il ne place pas la raison abstraite proposée par la métaphysique dogmatique et les philosophies de la transcendance au centre de son interprétation, Dilthey pense la vie comme étant son propre but. La vie se réalise à chaque moment, en chaque individu, car elle n'a d'autre but qu'elle-même. De même, le sens de l'histoire s'atteint dans l'immédiat. « C'est le primat de la vie sur la pensée »²⁷. Dilthey place donc au centre des sciences de l'esprit une psychologie entièrement redéfinie, non pas une psychologie explicative, expérimentale, mais une psychologie introspective, compréhensive. C'est sur la base d'une philosophie de la vie que Dilthey peut opposer à l'explication causale la compréhension immédiate.

Pour Dilthey, le réel « résiste » à la conceptualisation. Il n'est pas une entité irrationnelle détachée et hors d'atteinte qui n'est qu'inférée par la conscience. Rickert définit le continuum hétérogène justement comme un irrationnel vers lequel le sujet s'avance avec des capacités à connaître mais en le supposant déjà *a priori*. Chez Dilthey, au contraire, la conscience se forme *à partir* d'un sentiment intérieur du réel extérieur, sentiment qui se présente en raison de l'expérience vécue qui atteste des données immédiates de la vie. Le sentiment du réel pose un « être-autre » qui résiste à la connaissance. Le réel est une résistance principielle, absolument empirique et opposée au sujet dans son activité. Mais la conscience ne *pense* pas un irrationnel, comme chez Rickert, avant de le rencontrer dans son

²⁷ Aron, *La philosophie critique de l'histoire*, p.25.

activité. Dilthey rejette le côté abstrait et éloigné du vécu qui caractérise le kantisme badois. Plutôt que de poser le réel ainsi que l'homme dans ce réel à partir de la pensée, Dilthey pose l'individu lui-même dans son milieu. Le réel dans son entier n'est plus une présupposition pour l'homme, il est le résultat généré par l'homme dans l'activité. Toute pensée ou toute connaissance, de même que tout lien avec d'autres individus et avec le milieu est créé par la vie. Il n'y a rien qui soit dans le réel autre que la vie elle-même et c'est dans cette dynamique que la conscience se développe. Pour permettre l'agencement des éléments du réel vécu au tout, et pour bien comprendre leurs liens entre eux, Dilthey se réfère à ce qu'il désigne comme étant les « sciences de l'esprit ». C'est dans ces sciences du psychique que tous les éléments du réel prennent un sens au sein de la vie, car tout ce qu'il y a de singulier et de particulier y établit son lien avec le tout. Il n'y a jamais d'éléments qui sont laissés de côté parce que moins essentiels. Il n'y a pas non plus de moment singulier qui ne soit intégrable au tout puisque la vie englobe tout le passé et tout le présent connu de l'homme. Les sciences de l'esprit sont le modèle d'étude des caractéristiques psychiques actives de l'homme en tant que ces manifestations contiennent la connaissance que l'on peut avoir du sens historique.

Bien entendu, cette conception n'est possible que dans une perspective historique et il est clair que l'emprunt du terme d'esprit est fait à Hegel²⁸. Dilthey reconnaît le travail des sciences de la nature pour décrire les faits nécessaires du monde physique. Seulement cette science ne peut saisir l'immanence du sens de la vie pour elle-même. La raison de ce fait est que les objets inanimés de la nature n'offrent aucune intériorité psychique à reconnaître par

²⁸ Bien que le terme soit reconnu comme étant à la mode depuis Hegel, il diffère nettement de ce que Hegel en faisait. Dilthey se refuse à penser tout ce qui est au-delà du vécu alors que Hegel se situait la plupart du temps dans des sphères de la transcendance et de l'idéalisme. Néanmoins, on sent l'influence de Hegel dans cette conception d'un réel qui résiste. Dans *La phénoménologie de l'Esprit* (1807), Hegel pense la formation de l'Être par sa rencontre avec son être-autre.

l'individu qui se place devant eux. Par les sciences de l'esprit, l'individu se perçoit lui-même dans son milieu. Donc, tout comme chez Rickert, nous avons deux sciences qui se complètent pour étudier des parties spécifiques du réel. Nous verrons cependant plus loin que les deux philosophes n'arrivent pas du tout aux mêmes conclusions, notamment parce que Dilthey place la psychologie au-dessus des deux types de sciences pour finaliser la connaissance que l'individu a du réel. Rickert se contente plutôt de distinguer les deux procédés logiques par lesquels le sujet arrive à la connaissance de part et d'autre.

Par ses allusions au travail de Dilthey, Rickert se dit bien armé pour cette polémique, entre autres parce qu'il reconnaît lui-même ce moment où le réel « résiste » à la conscience. Plus loin dans cette analyse, on relève, par l'entremise de Ernst W. Orth²⁹, que Rickert décrit l'expérience première vécue par l'homme comme une conceptualisation immanente et nécessaire à sa survie. Il faut absolument, en effet, que certains concepts soient formés inconsciemment par le sujet pour que ce dernier puisse s'adapter au réel. Ces concepts se situeraient donc sous la même définition qu'en fait Dilthey, soit des moments du vécu immédiat. Ce n'est qu'une fois qu'il ressent le besoin indéniable de *comprendre* philosophiquement plutôt que de simplement *survivre* que Rickert relève un irrationnel qui fait face à la raison.

Mais, encore plus, le simple vécu « senti » de l'homme ne peut suffire à faire de la psychologie une science rigoureuse selon Rickert. Si tel était le cas, on pourrait dire de la participation de la psychologie à l'histoire, dans une forme semblable à celle évoquée plus haut, qu'elle est une étude véritablement scientifique. Ce que Rickert maintient au sujet du vécu humain, c'est qu'il peut servir, dans chacun de ses moments, à fournir des éléments psychiques tirés du réel, des matériaux. Une fois cette concession faite à Dilthey, Rickert

²⁹ ScC, ScN. Il s'agit de l'auteur de la préface de l'ouvrage qui nous intéresse.

ramène encore une fois sur la table le principe de sélection à définir *préalablement* à toute étude pour fonder une connaissance valable à l'aide de ces éléments du réel. La même conclusion méthodologique s'impose alors : les éléments psychiques nécessaires à la connaissance doivent être généralisés, mis en commun pour former des concepts. Même la psychologie telle que conçue par Dilthey ne résiste pas, selon Rickert, à la nécessité de la méthode. Cette nécessité, encore une fois, fait de la psychologie une science de la nature.

Avant l'entrée en scène de Rickert, Dilthey discutait avec Windelband de la distinction entre le procédé nomothétique et le procédé idiographique. Sur le plan de la méthode, Dilthey reconnaissait que Windelband touchait à un point qui avait du sens. La différence de point de vue entre les deux tenait toutefois à cette nuance de Dilthey.

Mais le point de départ de l'argumentation (de Windelband) en question est faux : la méthode de la psychologie n'est pas du tout, « du commencement jusqu'à la fin », celle des sciences de la nature. Comment serait-ce possible d'ailleurs, puisque le mode de connaissance dépend partout du contenu!³⁰

On doit comprendre alors que la distinction de Dilthey entre le réel psychique et le réel physique est ontologique, alors que celle de Windelband, et plus tard celle de Rickert, par sa méthode, est épistémologique. Les deux positions seront dès lors difficiles, voire impossibles, à réconcilier. Raymond Aron écrit d'ailleurs à ce sujet :

Ces deux intentions se rejoignent dans le thème de la critique de la raison historique, mais nous retrouvons l'opposition, puisque Rickert part du moi transcendantal et Dilthey du moi individuel. Est-il possible dans ces conditions de définir exactement la notion de « critique de la raison historique »? Ne semble-t-il pas que cette notion corresponde à des

³⁰ Dilthey, *Le monde de l'esprit*, p.261.

préoccupations et à des recherches diverses? Même les problèmes logiques varient selon les auteurs³¹.

Il y aura certes un débat en ce qui concerne le traitement de l'histoire par les deux philosophes. Bien souvent, nous avons la très forte impression que ceux-ci auraient eu avantage, pour le bien de l'élaboration d'une critique de la raison historique, à joindre leurs efforts et à se compléter plutôt que d'entretenir une polémique³².

Ce qui intéresse Rickert, c'est de classer les savoirs et les modes scientifiques selon des méthodes de formation des concepts. Bien qu'il doive à certains moments considérer le *matériau* qui préoccupe les sciences particulières, donc le contenu, il se limite et se ramène toujours au niveau de la logique, c'est-à-dire à repérer par quelle méthode de formation des concepts une science a procédé pour atteindre la connaissance et, dans un moment subséquent, à étudier le contenu. Également, pour Rickert, la conscience est volontaire dans son étude de la partie irrationnelle du réel parce qu'elle la devine ou la pense déjà comme une entité qui relève du domaine de la connaissance. La conscience est également volontaire selon Dilthey, mais elle est tournée vers l'individu lui-même dans une étude introspective.

Les sciences historiques ne peuvent alors être étudiées par Dilthey telles qu'elles le sont chez les représentants de l'École de Bade. La méthode employée par la psychologie, qu'elle soit comparative, explicative ou compréhensive, est généralisante. Citons d'ailleurs Dilthey alors qu'il veut cibler la méthode à employer pour assurer la validité d'une connaissance en psychologie :

³¹ Aron. *La philosophie critique de l'histoire*, p 12 de la Préface.

³² C'est du moins ce que Raymond Aron laisse sous-entendre dans son introduction, aux pages 17, 18 et 19. Il résume le travail de Dilthey et Rickert, mais aussi de Simmel, en affirmant qu'ils ont traité d'un même problème mais en suggérant des solutions différentes.

Si différentes que puissent être les manifestations sensibles de la vie psychique, leur compréhension doit présenter des caractères communs tenant aux conditions déjà indiquées de ce mode de connaissance.³³

À cette étape de notre démarche, nous devons laisser Dilthey de côté, ainsi que l'a fait Rickert, car le cas de la psychologie est réglé. Elle « appartient » aux sciences de la nature, et ce n'est pas par ce « chemin structurant généralisant » que Rickert peut traiter les sciences historiques et la validité universelle de ses discrets hétérogènes. Si Dilthey prétend pouvoir fonder la validité universelle du savoir de manière ontologique au sein du réel, il est maintenant temps de vérifier comment Rickert atteint ce type de validité de manière épistémologique, c'est-à-dire en se maintenant au niveau formel de la formation de concept. Nous pourrions ainsi mieux comprendre la subtilité du traitement de l'histoire par Rickert.

³³ Dilthey, *Le monde de l'esprit*, p.333. La proposition 2 des compléments tirés des manuscrits.

3. Le rapport à la valeur

La démarche de Rickert vise essentiellement la reconnaissance d'un rapport à la valeur au sein du processus logique de l'individualisation. Nous arrivons à cette étape-ci au noyau de ce mémoire, à ce qui fait l'originalité du travail de Rickert. Maintenant que nous avons distingué la méthode des sciences de la nature et que nous avons, comme Rickert, démontré pourquoi la psychologie devient, par sa méthode, une science particulière du domaine des sciences de la nature, nous devons traiter de la thèse rickertienne des sciences de la culture. Plus précisément, il faut retracer le cheminement intellectuel parcouru par Rickert grâce auquel il a réussi, en pensant l'événement historique comme un singulier, comme une unicité, à fonder la validité universelle autrement que dans des lois universelles telles qu'elles ont été pensées par Kant. Son hypothèse est la suivante :

Si je déclare vrai un jugement, je ne veux pas seulement dire par là que je l'estime vrai, mais, bien davantage, qu'il est valide indépendamment de mon évaluation; de même, l'intention de celui qui juge lorsqu'il déclare une œuvre d'art belle ou bonne une action est-elle certainement d'affirmer la validité de ces valeurs non théoriques indépendamment de l'évaluation du sujet. De même que le jugement de valeur théorique a recours, pour le contenu du jugement, à la valeur qu'est la vérité, le jugement de valeur esthétique ou éthique a recours, pour une œuvre d'art ou une action, aux valeurs non théoriques que sont la beauté et la moralité qu'il pose comme

valides, ce qui pose un problème qu'une philosophie approfondie n'a pas le droit d'ignorer.³⁴

Autrement dit, comment la méthode de l'individualisation peut-elle permettre d'atteindre un statut de validité universelle?

Il ne faudra jamais oublier non plus que, quand Rickert élabore sa théorie d'un rapport à la valeur pour porter la saisie du singulier dans l'histoire au rang de la validité universelle, son maître Windelband lui avait déjà démontré l'articulation possible de cette démarche évaluative. Si, par contre, nous voulons vraiment remonter jusqu'à la première reconnaissance de la valeur dans la démarche épistémologique, malgré le fait que Windelband et Rickert ne le soulignent jamais, c'est à Hermann Lotze³⁵, maître de Windelband, que nous sommes redevables. En effet, on constate que dans la réflexion esthétique sur la beauté et la fascination et l'étonnement qu'elle provoque, Lotze trace une première fois le cadre de la réflexion autour du jugement de valeur singulier. À n'en point douter, si nous nous référons aux mots de Rickert cités en note trente-quatre, Lotze est derrière toute la philosophie badoise. Citons Claude Piché alors qu'il traite justement de la réflexion lotzienne sur l'esthétique :

Nous découvrons ici l'acte de naissance, très métaphysique, de ce qui sera appelé à devenir la philosophie néokantienne des valeurs³⁶.

Ce jugement de valeur portant sur le phénomène singulier de la beauté ne peut pas mener à une connaissance objective, à ce moment de la réflexion, puisque la beauté est subjective, chacun peut reconnaître et apprécier la beauté de différente manière. Il n'en

³⁴ Heinrich Rickert « Validité logique et Validité éthique » dans Cohen, Natorp, Cassirer..., *Néokantismes et théories de la connaissance*, p.260, Paris, Vrin, 2000.

³⁵ Piché. « Hermann Lotze et la genèse de la philosophie des valeurs », pp. 517-518.

³⁶ Piché, « Hermann Lotze et la genèse de la philosophie des valeurs », p.499.

demeure pas moins, et c'est là le point important apporté par Lotze, qu'il y a dans la beauté³⁷ une *valeur* que tous sont en mesure de constater, même si cette constatation se fait sur la base de différents points de vue. La question demeure toutefois entière quant à la possibilité que ce type de jugement, subjectif il n'en fait aucun doute, puisse être porté au rang de la validité universelle. L'enjeu de cette question de la beauté, qui est semblable à tous égards à celui qui concerne la morale et la connaissance vraie, est d'une importance capitale car elle renvoie à ce que Lotze appelle les « plus hautes valeurs » :

Or, c'est bien ce dernier règne qui tout à la fois pose problème et suscite le plus grand intérêt. Et pour cause : alors que le déterminisme des lois mécaniques s'applique sans exception à la réalité du monde, les fins ultimes, lesquelles sont précisément appelées ici « les plus hautes valeurs », sont encore dans l'attente d'une réalisation, qui apparaît dès lors incertaine. Ensemble, elles donnent accès à un concept supérieur de « vérité », qui fait référence à l'harmonie intégrale de l'univers suite à la réalisation du projet initial de la création.³⁸

Toute la réflexion de l'École de Bade prend naissance à ce moment précis, moment où l'explication des sciences de la nature ne suffit plus pour permettre l'atteinte de la vérité quand on aborde des questions sur le sens de l'univers et, évidemment, sur la place de l'homme dans ce devenir. Nécessairement, l'histoire et son devenir, issus de la création en tant que projet, doivent faire l'objet d'une étude nouvelle.

³⁷ Rickert parlera de la beauté, de l'action bonne, comme étant des valeurs non théoriques. Dans un article paru dans les *Kant-Studien* de 1914, Rickert discerne en effet deux types de valeurs, selon qu'elles soient théoriques ou non-théoriques. Les valeurs théoriques sont celles qui sont scientifiquement vraies, donc universellement valides. Un jugement de valeur est non théorique puisque dans son premier moment, il n'est pas universalisé. Si on prend l'éthique en exemple, elle est traitée des valeurs non théoriques tout en maintenant une méthode scientifique, une méthode identique à celle qui traite les valeurs théoriques. Il y a dans la tentative de valider les valeurs une prétention à l'universalité. De là le projet de Rickert, de 1894 à 1902, de fonder philosophiquement la validité logique de la valeur pour qu'elle puisse adhérer à la sphère théorique des sciences. Le projet de fonder les sciences de la culture se trouvait de ce fait justifié.

³⁸ Piché, « *Hermann Lotze et la genèse de la philosophie des valeurs* », p.498-499.

Windelband a, suite aux pistes laissées par Lotze, traité de la valeur à accorder à ce jugement que la conscience pose en se concentrant sur le singulier, sur l'événement unique tel qu'il advient dans l'histoire. Sa réflexion sur l'histoire démontre une fascination, un attachement profond à l'événement unique qui ne se répètera jamais. Nous constatons, dans son Discours de 1894, des envolées presque lyriques au sujet du non-sens, de la monotonie et de la froideur d'un monde cyclique, telle qu'il était conçu dans la pensée grecque, où toutes les entités, vivantes ou non, sont appelés à revenir sous une forme identique à une première occurrence pour « vivre » une seconde fois. Il est clair que Windelband pense l'histoire selon la conception chrétienne d'une addition infinie d'événements qui ne se répèteront jamais et qui débutent lors de la création. Cette conception oblige le penseur de l'histoire du monde et de son devenir à accorder une valeur particulière au singulier, à tout événement. Ainsi, des moments clés, tels que la naissance et la mort du Christ, les grandes guerres, les révolutions, deviennent des fins en soi en ce qui concerne le sens profond du devenir. Il est clair que les sciences de la nature ne permettent pas cette perception axiologique et téléologique. En effet, qu'y a-t-il de passionnant ou de précieux à constater un énoncé général dans une suite infinie d'apparitions identiques? Par exemple, le fait de mesurer la force par la formule $F = MA$ est certes très utile et surtout, valide universellement, mais Windelband met l'accent sur la froideur et l'indifférence que cette formule a pour la quête de sens de l'homme. Toutefois, un événement unique et grandiose pour l'humanité comme l'a été la Révolution française de 1789 doit posséder un critère de validité universelle malgré l'impossibilité logique de le traiter selon la méthode des sciences de la nature. C'est dans le procédé idiographique que Windelband pense être en mesure d'étudier le singulier. Ainsi pourrions-nous valider la formation du concept dans les sciences historiques.

Comme nous l'avons souligné dans notre premier chapitre, Rickert accepte toutes les prémisses de l'effort intellectuel de son maître. Cependant, le procédé idiographique ne réussit pas à satisfaire l'exigence kantienne de la validité universelle. Si on part, comme Rickert, du principe voulant que le concept doive se former de façon à être valide dans tous les cas au sein du réel, l'exigence serait que l'événement singulier puisse se résoudre selon la méthode des sciences de la nature. Or, puisque l'événement unique est impossible à généraliser, Rickert substitue à la récurrence dans le réel une forme irréaliste sous laquelle le concept pourra se subsumer³⁹. Cet irréel est la valeur que l'humain remarque devant l'unique, cette même valeur que Lotze avait annoncée. Les valeurs ne sont pas réelles, elles ne font que valoir. C'est leur validité, reconnue par tous, cependant, qui les porte à l'universel. En d'autres mots, un énoncé historique peut avoir une valeur universelle, sans pour autant exprimer une loi universelle s'appliquant dans tous les cas : passés, présents et à venir. La valeur universelle signifie alors validité exemplaire. Ainsi, par exemple, un événement historique singulier peut tout de même receler une valeur universelle pour l'ensemble de l'humanité.

Il reste tout de même à Rickert la tâche de démontrer comment ce rapport à une valeur, une valeur qui est somme toute issue de la pensée et de l'action humaine, reconnue par tous ou du moins en voie de l'être, permet d'étudier un moment historique scientifiquement, en s'assurant a priori la possibilité d'être valide universellement⁴⁰. Sans

³⁹ Cet aspect transcendant des valeurs sera plus tard repris et dépassé par Max Weber. Plutôt que de considérer les valeurs comme des entités irréelles, Weber les plonge au contraire au cœur du réel des actions intentionnelles humaines. Weber parle alors du choc des valeurs qui se confrontent et qui provoquent, nécessairement, le choc des cultures, des civilisations. Il y a un processus dialectique à reconnaître entre les valeurs et les civilisations puisque, semble-t-il, les premières sont à la fois et issues et génératrices des secondes. Contrairement à Rickert qui maintenait une séparation entre le monde réel des faits et le monde irréel des valeurs, Weber pensait le réel comme le lieu de rencontre entre les deux.

⁴⁰ C'est là une ambiguïté notée de brillante façon par Habermas. Alors que Rickert veut fonder le rapport à la valeur comme un a priori de la raison pratique, il ne peut se défaire du fait que

cette aspiration à devenir universellement valide, le rapport de l'événement historique à la valeur demeurerait relatif à tout point de vue. Rickert doit décrire les principes et les processus de validation du sens qui transpirent du singulier et ce n'est qu'à ce moment que l'on peut véritablement parler d'une science de la culture.

Tel que nous l'avons vu au chapitre premier, le continuum hétérogène est un chaos à partir duquel nous devons former des concepts soit par généralisation, soit par individualisation. La généralisation transforme le continuum hétérogène en continuum homogène et l'individualisation fournie quant à elle des discrets hétérogènes. Les sciences de la culture ont pour tâche de valider universellement un discret hétérogène. La tâche que Rickert se donne est la suivante. (Le premier chapitre de l'ouvrage qui nous intéresse principalement s'intitule justement *La tâche.*) Puisqu'il existe une différence fondamentale évidente entre les méthodes des historiens, des philologues, des juristes et des théologiens, d'une part, et des chimistes, des physiciens, des psychologues et des géologues d'autre part, il faut réussir à comprendre ce qui motive cette séparation. Rickert discerne que les premiers sont des scientifiques de la culture alors que les seconds sont des philosophes de la nature. Si le terme « nature » est historiquement déjà bien implanté dans le domaine scientifique, le

« les sciences de la culture rencontrent leurs objets comme étant déjà constitués » (Habermas, p. 194-194, note 37). Ce n'est qu'une fois que les cultures sont « en marche » que l'on peut rechercher le sens qui les propulse dans l'histoire. Il y a dans ce devenir un sens qui est objectif et commun, mais ce n'est qu'au sein d'un contexte axiologique déjà reconnu que l'on peut accorder une validité à la valeur. Ce contexte axiologique, que Habermas appelle « réseau de valeur », ne devient-il pas alors un principe général? Si tel est le cas, la philosophie de Rickert se fait prendre à son propre jeu en ce sens que, malgré toutes ses tentatives de former des concepts par la méthode d'individualisation, la validité du rapport à la valeur dépend de sa subsumption sous un « réseau de valeur » déjà reconnu. La même démarche que dans les sciences de la nature est à l'œuvre, avec comme seule nuance le fait de se produire à un niveau transcendantal et non au sein du réel comme en science de la nature. La question est alors la suivante : Est-ce que Rickert réussit à donner vie à un véritable principe scientifique duquel résultent les sciences de la culture ou est-ce plutôt les « civilisations » elle-mêmes qui portent intrinsèquement les concepts sous lesquels on peut subsumer telle ou telle valeur?

terme « culture » est à définir en entier. C'est d'ailleurs un terme choisi par Rickert pour traduire le sens et le but de tout son ouvrage philosophique.

La « culture » représente en fait chez Rickert tout produit du réel sur lequel l'homme a agi, que ce soit physiquement ou intellectuellement. Voici une description du champ sémantique du terme :

La meilleure façon ici d'éviter de paraître arbitraire est de nous en tenir à la signification d'*origine*. Les produits de la nature sont ceux qui croissent librement de la terre. Les produits de la culture sont ceux qui sont engendrés par le champ que l'homme a labouré et ensemencé. D'après cela, la nature est ce qui se produit de soi, ce qui « naît » de soi-même et est abandonné à sa propre « croissance ». Elle s'oppose à la culture, comme étant ce qui est directement produit par un homme agissant en vue de fins auxquelles il confère une valeur, ou bien, si la chose existe déjà, ce qui est *conservé* intentionnellement en vertu des *valeurs* qui s'y attachent⁴¹.

Ces produits deviennent des « biens culturels » et font partis de ce qui est, à chaque fois, une action à portée téléologique. Le propre de *ce qui est* relève de l'être, mais il est soumis à ce qui est l'origine de la connaissance, soit le *devoir-être*. Sans cette portée au-devant, la connaissance serait impossible. Mais le terme « devoir-être » sous-entend nécessairement un appel à la compréhension qui va bien au-delà du simple savoir matériel; il y a là une tentative vers un idéal pour l'homme. Toute action entreprise vise donc la connaissance et une quête du devoir-être. Tout ce qui *est* devient alors seulement le connu. Pour véritablement comprendre la portée de ce postulat, Orth mentionne que notre compréhension du devenir passe nécessairement par la science de l'histoire et, dans le cas qui

⁴¹ ScC, ScN, p.42. Je ne peux m'empêcher de faire un lien, avec un peu de sarcasme, sous l'argument utilisé par certains en rapport avec la situation politique provoquée par l'option séparatiste au Québec. Je pense à ceux qui argumentent qu'ils « perdront » les rocheuses de l'ouest canadien advenant la séparation du Québec d'avec le Canada. Voilà peut-être un exemple de ce que Rickert désigne comme une entité naturelle conservée en vertu des valeurs que l'homme lui confère.

intéresse Rickert, par les sciences de la culture. Rickert ne cessera de défendre la position épistémologique qui veut que dans la science seule puissent se former les concepts valides. La validité est le véritable statut ontologique de la loi, non pas l'être. L'être se restreint au monde matériel seulement. La loi se fait universelle lorsque le concept transmet une généralisation des connaissances sur la matière.

Toute l'importance du rapport à la valeur est alors justifiée. L'événement historique a une valeur de par son unicité. Plus encore, l'événement possède en lui un moment de l'humanité qui doit être étudié si nous voulons véritablement mesurer sa signification pour le sens de l'histoire humaine. Toutes les civilisations sont directement concernées. En chacune d'elles se trouve une partie du sens de la vie, du mystère axiologique de l'univers. L'accumulation historique de ce type de jugements qui impliquent la valeur au sein d'une civilisation nous permet d'identifier une *conscience* à l'œuvre dans l'histoire, conscience au sein de laquelle l'idéal humain est perceptible en tant que lieu d'une formation. Nous sommes alors en présence, possiblement, de l'établissement progressif d'une norme.

...et il suffit simplement que soit liée à la valeur au sein d'un bien l'idée d'une norme ou d'une réalisation nécessaire. Ainsi nous séparons les objets culturels d'une part de ce qui est évalué et désiré par tous les hommes mais seulement de manière instinctive, et d'autre part de ce qui ne relèverait certes pas d'un simple instinct, mais tirerait pourtant son évaluation comme « bien » des fluctuations d'une humeur particulière.⁴²

La seule manière de découvrir et de fonder une connaissance valide se référant à cette conscience est alors de former des concepts qui démontrent les valeurs que toutes les

⁴² ScC, ScN, p.46.

civilisations reconnaissent et vivent⁴³. Cette démarche globale permet également de tenter une compréhension légitime des événements du passé selon un même réseau de valeurs qui soit cependant à tout point de vue universel et objectif. Finalement, bien que ce ne soit pas un but défendu par Rickert, une science de la culture peut présumer de l'avenir d'une civilisation du fait que le sens n'est pas qu'une découverte momentanée mais plutôt un processus structurant.

Pour Rickert, les valeurs valent lorsqu'elles sont portées à l'universel. Il s'agit d'une précision tout à fait kantienne non négligeable. Sans elle, jamais Rickert ne serait en mesure de surmonter la subjectivité du jugement de valeur de l'individu. Une science de la culture serait impossible dans de telles circonstances. À chaque fois qu'un jugement de valeur est validé, l'objet à l'étude devient un bien culturel, un discret hétérogène. Chacun de ces discrets hétérogènes contient une partie de l'idéal puisque, d'une part, les valeurs culturelles ont influencé son avènement et, d'autres part, elles contribuent à la construction du devenir historique. Tous les concepts utilisés pour décrire cette réalité sont formés en référence à ce cadre axiologique formel qui est, à chaque fois, le rapport à la valeur.

Cette transformation est à tout point de vue différente de celle qui « détache » un élément du continuum hétérogène par la méthode généralisante. L'élément, subsumé sous des concepts naturels, est sans valeur. Il ne fait qu'être vrai et c'est dans cet état de fait qu'il est utile. Nous pouvons une nouvelle fois voir pourquoi la psychologie n'est pas le domaine approprié, par sa méthode, pour fonder la connaissance du devenir historique de l'homme. Sa méthode aboutit à des concepts sous lesquels on peut subsumer des généralités mais qui n'ont en fait que très peu de valeur au niveau du devenir humain, si ce n'est la valeur d'une

⁴³ Ferrari mentionne que c'est dans la validité que l'homme peut vérifier si les valeurs respectent le devenir idéal de l'être. La conscience historique scientifique identifie des valeurs à « respecter », les sciences de la culture se voient dès lors confier un rôle d'évaluation et de surveillance.

vérité générale. Tout au plus, ces concepts sont vrais et utiles en tant qu'ils sont en mesure de contribuer à la connaissance de la nature. Le profil psychologique, ou la vie psychique, de Frédéric-Guillaume IV est certes fort utile pour reconnaître d'autres cas semblables dans l'histoire, tout comme il est utile pour bien cerner les différents aspects de la personne. Cependant, ce n'est pas à ce profil scientifique d'un individu auquel on reconnaît ici une valeur dans l'histoire mais c'est plutôt au sens que l'événement historique *impliquant* ce personnage acquiert dans la perspective du devenir humain. Autrement dit, un autre personnage à un autre moment de l'histoire pourrait avoir le même profil psychique sans pour autant que le cours de l'histoire soit modifié de la même manière. Citons Rickert pour un exemple distinctif.

...Que doit-on entendre par « œuvre d'art » si on pense aussi bien aux tombes des Médicis dessinées par Michel-Ange qu'au gazouillis d'un oiseau? Dans tous les cas, le concept de culture chez Paul est impropre à délimiter la culture par opposition à la nature, précisément parce que le psychique en constitue la caractéristique essentielle... Je voulais simplement montrer à l'aide d'un exemple que, sans un point de vue *axiologique* pour séparer les *biens* des *réalités dépourvues de valeurs*, on ne peut trouver de démarcation stricte entre une culture signifiante et une nature dénuée de sens...⁴⁴

Ce n'est pas ce qui *est* à ce moment qui compte au niveau des valeurs mais plutôt ce qui *doit être*, ou ce qui *aurait du être* pour l'homme. La distinction est cruciale, il s'agit là de l'opposition principale entre les sciences de la nature et les sciences de la culture. Cette opposition se fait au moment où l'on accorde ou non une valeur à un phénomène unique.

En tout cas, avec cette distinction entre une culture chargée de valeur et une nature qui en est dépourvue, nous possédons l'élément *essentiel* de notre propos, et nous

⁴⁴ ScC, ScN. p.51.

pouvons montrer ceci; c'est seulement après avoir reconnu la signification méthodologique du rapport à la valeur, que peut être mise au jour toute la portée de la distinction entre des objets dénués de sens et des objets qui en ont un, ou encore entre des objets inintelligibles et des objets intelligibles, en ce qui concerne la structure logique des méthodes des sciences spécialisées.⁴⁵

Il est évident que chez Rickert, à la lumière de ce qui a été écrit plus tôt, le rapport à une valeur est un point de vue, axiologique à n'en point douter, selon lequel on pourra ou non déterminer si on est placé face à un objet naturel ou culturel. Cette distinction fait naître tout le discernement entre les disciplines particulières, tout dépend directement de ce que l'on établit comme principe de sélection des éléments essentiels. Cette distinction forcera une classification des champs de spécialisation par rapport à la méthode utilisée. Cette même méthode dépend à l'origine du point de vue d'étude du réel. Les sciences de la culture sont identifiables comme telles au moment où on reconnaît les éléments essentiels au sein du réel au fait qu'ils suscitent un rapport à la valeur. C'est la validation de ce rapport qui assurera une connaissance scientifique vraie à un événement historique.

Il est notoire que Rickert reconnaît dans le procédé individualisant la souche axiologique des sociétés ou, plus généralement, du phénomène humain. Son travail philosophique a dû demeurer concentré sur la distinction méthodologique et ce, en fonction des diverses oppositions que ses écrits ont suscitées. L'histoire ne s'est pas écrite en fonction d'individus seuls mais également en fonction des regroupements sociaux qui sont inhérents à l'humanité. Sans un tel regroupement, qui se fait dans un rapport à l'autre surtout dans une association volontaire consciente à des valeurs communes, les événements historiques n'auraient en fait aucun sens. Ces événements seraient sans valeur, incompréhensibles quant

⁴⁵ ScC, ScN, p.45.

à ce qui fait leur unicité. Plus encore, on relèguerait ces événements à l'étude telle qu'elle est pratiquée par les sciences de la nature.

Une représentation qui se réfère à une valeur vaut toujours uniquement pour un ensemble déterminé d'hommes, qui comprennent les valeurs directrices comme telles, même s'ils ne les évaluent pas directement, et reconnaissent en cela qu'il s'agit alors de quelque chose qui dépasse des évaluations purement individuelles.⁴⁶

C'est pour cette raison que Rickert place dans le même ensemble les philologues, les historiens, les juristes et les théologiens. Ce sont des chercheurs de sens et ils sont sur la trace des valeurs en jeu dans l'histoire, valeurs dont la nature est en elle-même exempte. Ces domaines de recherche sont sur la piste des valeurs universelles qui guident les actions humaines. Contredire une telle approche reviendrait à affirmer que les hommes se regroupent au hasard et demeurent interdépendants sans motifs raisonnables, sans motifs rationnels. De là la légitimité pour Rickert de parler de valeurs universellement valides. Ces valeurs sont reconnues par tous ou, du moins, servent de balises pour l'humanité. Le fait de les questionner scientifiquement devient alors non seulement légitime mais encore plus, l'exercice doit être fondamental si l'on veut pouvoir aller vers un idéal commun. Ce type d'idéal peut prendre plusieurs formes ou plusieurs noms. Le bonheur, la vérité, le bien, la morale, la beauté, sont autant de principes idéaux qui, sans une validation universelle, n'ont qu'un sens relatif et subjectif. Rickert se pose la question au chapitre quatorze :

Elle (une objection de Rickert) a trait au concept de la représentation « objective » de la culture par l'histoire, et conduit finalement à une question que nous avons jusqu'ici intentionnellement écartée et que je dois enfin évoquer, car pour beaucoup, c'est de sa résolution, peut-être plus que toute autre chose, que dépend ce qui détermine le rapport des sciences de la nature et des sciences de la culture.(...) Si ce

⁴⁶ ScC, ScN, p.181.

sont des *valeurs* qui guident la sélection du matériau historique, et donc toute formation de concepts historique, l'*arbitraire* sera-t-il jamais évité – on peut et on doit se poser cette question- des sciences de l'histoire.⁴⁷

La valeur (ou les valeurs) est ainsi reconnue par des regroupements d'hommes et c'est cet acquiescement qui tisse une société. Mais il y a là une insuffisance scientifique reconnue par Rickert. Si la valeur n'est plus relative à un seul individu, elle est maintenant relative à des regroupements, à des sociétés. Un fait des sciences physiques comme $F=MA$ surpasse cette relativité, elle vaut véritablement universellement. Qu'est-ce qui fera alors en sorte de porter cette relativité des valeurs entre sociétés distinctes à un rapport à la valeur pleinement universel? Rickert demande alors à l'historien, pour répondre à cette exigence, de se réclamer d'un système des valeurs, d'un réseau qui soit reconnu comme contenant les principes directeurs de référence qui assurent la validité du rapport à la valeur. De telles valeurs deviennent alors des *absolus*. Mais un tel système reste encore à établir car Rickert concède d'emblée la naissance récente d'une approche culturelle de la science et, de ce fait, il y a beaucoup de travail à faire avant de pouvoir synthétiser toute l'immanence axiologique active dans l'histoire. Autrement dit, Rickert n'a pas identifié de *discipline fondatrice* pour prendre en charge la tâche de systématisation des valeurs objectives humaines.

Un *progrès* dans les sciences de la culture à l'égard de leur *objectivité*, de leur *universalité*, et de leur *cohésion systématique*, est dépendant du progrès dans l'élaboration d'un *concept* objectif et systématiquement articulé de la culture- ce qui veut dire qu'il dépend d'une prise de conscience de la valeur, conscience qui se fonde sur un *système* de valeurs valides.⁴⁸

Une épistémologie telle que celle mise de l'avant par Rickert permet certes de se lancer dans une étude légitime du phénomène culturel. Comme il en fait mention, les

⁴⁷ ScC, ScN, p.180.

⁴⁸ ScC, ScN, p.185.

sciences de la nature n'ont pas toujours existé, et le fait que l'homme s'en soit doté, à un moment lointain de son histoire, fait justement des sciences de la nature elles-mêmes des « biens culturels ». Il est donc évident que Rickert confirme la philosophie dans la tâche de construire le système des valeurs, de prouver la validité du rapport à la valeur à l'œuvre dans les sciences de la culture. La tâche est lourde de sens puisque, comme les sciences de la nature sont soumises à l'analyse intégrale des sciences de la culture, cette philosophie chapeautera toujours tous les autres domaines, y compris les sciences de la nature. Il est possible de sonder les sciences de la nature en questionnant ce qu'elles ont de singulier, d'unique pour l'homme. En effet, à titre de produit culturel, les sciences de la nature défendent malgré tout une valeur : celle de l'universalité de la loi. L'inverse méthodologique n'est toutefois pas possible, de là l'écueil de la psychologie dans sa tentative de devenir la science qui synthétise l'histoire. La philosophie sera la discipline qui évalue le sens du devenir humain dans sa totalité. Il n'en demeure pas moins que, et Rickert le concède, cette philosophie demeurera l'esclave de la marche du temps. Même si elle peut induire à partir des valeurs le cours axiologique de l'histoire à venir, elle doit travailler de concert avec les autres disciplines des domaines de la nature et de la culture en plus de vérifier les réalités de la vie empirique au fur et à mesure qu'elles surviennent.

CONCLUSION

La particularité de la philosophie de Rickert est d'être en transformation constante, d'être une variation sur un même thème, durant toutes les années de son élaboration. L'ouvrage en étude pour le présent mémoire est un exemple flagrant de ce procédé. Il suffit de lire les sept préfaces de *Science de la culture et science de la nature* pour mesurer les nuances et les précisions de Rickert sur la teneur et les visées du document qui lui, ne variera que très peu. Toutefois, Rickert s'accroche indéfectiblement aux principes épistémologiques qu'il défend. Ainsi, tout au long de sa réflexion, il s'en tient à un niveau formel et il se refuse à verser dans l'ontologie ou dans la métaphysique. Dès que l'un de ses interlocuteurs tente de l'amener à se prononcer sur un exemple d'application de sa théorie, Rickert prend un soin minutieux à replacer le débat sur son propre terrain, c'est-à-dire celui du formalisme. C'est particulièrement vrai lorsqu'il répond à Dilthey et à son approche généralisante à l'œuvre dans la psychologie. Le champ de Rickert demeurera la logique et l'éclaircissement incessant de la notion du rapport à la valeur qui est, à tout point de vue, une notion transcendente puisqu'elle constitue l'ajout d'un irréel utilisé pour valider le sens à donner au réel. Dans la préface de la deuxième édition :

J'ai hésité à le faire réimprimer (ScC, ScN) car, après la conclusion de mon livre sur les limites de la formation des concepts des sciences de la nature (1896-1902), il ne me semblait déjà plus satisfaisant sous sa forme initiale. Un point essentiel, à savoir l'importance des *valeurs* pour les sciences de la culture, n'avait pas encore été pleinement et clairement élaboré lors de la conférence. En outre, il était impossible

de laisser de côté dans une nouvelle édition la discussion animée des questions traitées ici, et dont mes écrits méthodologiques furent en partie la cause.⁴⁹

La « discussion » à laquelle Rickert fait allusion se tient avec Xénopol, Ravà, Münsterberg et, surtout, Dilthey. Chaque édition de l'ouvrage de Rickert se veut une nouvelle mise au point qui, finalement, ne vise à chaque fois qu'un retour stratégique et rigoureux au formalisme épistémologique.

Rickert veut réussir à bien présenter la démarche méthodologique selon laquelle on forme des concepts dans les deux types de sciences, soit celles de la culture et celles de la nature. Lorsque les concepts sont formés par une généralisation des éléments essentiels, on se trouve dans le domaine des sciences de la nature. Ce domaine avait déjà été largement concrétisé par le travail de Kant. Windelband rappelle cette grande révolution dans son discours au rectorat pendant lequel il note également le problème scientifique que pose l'histoire. Rickert, à son tour, accepte la validité universelle des concepts naturels puisqu'ils se traduisent par des lois. Ce que Rickert veut réussir, c'est d'arriver à une validité universelle telle que celle présente dans les sciences de la nature, mais en ce qui concerne les concepts formés par l'étude de l'histoire. Le maître Windelband avait lancé Rickert sur une piste en pointant la singularité et l'unicité des événements ou des personnages en action dans l'histoire. À travers cette unicité, il faut conclure à l'impossibilité de former des concepts par généralisation. Windelband identifie le procédé idiographique comme celui permettant de saisir le singulier, l'unique, d'un phénomène historique. Par ce procédé, il est possible de saisir pleinement le sens d'un élément de l'histoire.

Selon Rickert, il manque cependant une particularité, essentielle depuis Kant, pour faire de l'étude de l'histoire une véritable science sur la base du procédé idiographique. Il s'agit de la condition de validation universelle des concepts ainsi formés. Rickert réussit à

⁴⁹ ScC, ScN, p.9.

valider au sein des sciences de la culture les concepts formés à partir du matériau historique. Ce qu'il y a d'universel au sein de chaque moment de l'histoire, c'est une valeur que tous reconnaissent. Tous les individus d'une société, et toutes les sociétés entre elles, reconnaissent la présence et le sens de cette valeur. Autrement dit, le rapport à cette valeur présente dans l'histoire permet d'accéder à un sens historique profond qui ne devient atteignable que par une vérification de la validité universelle de cette dite valeur. Rickert identifie ainsi, finalement, la possibilité d'étudier l'histoire par les sciences de la *culture*.

Le problème de la psychologie de Dilthey se trouve à l'opposé, par sa méthode, de l'épistémologie de Rickert. En faisant une étude de l'histoire fondée sur l'actualisation et la compréhension de la vie en tant qu'activité, Dilthey ne peut arriver aux mêmes conclusions que Rickert. Le sens historique à reconnaître par cette méthode est ontologique car il porte directement sur l'être. Aucun niveau formel, tel que proposé et maintenu par Rickert quand il part du concept de continuum hétérogène, ne convient à la pensée de Dilthey. Rickert part du réel, Dilthey, de l'être. Le sens de l'histoire s'accomplit dans une conscience qui se transforme et évolue au fur et à mesure que les phénomènes se produisent dans l'histoire. Cette conscience manifeste le phénomène de l'esprit. C'est pourquoi Dilthey distingue les sciences de la nature des sciences de l'« esprit ». La conscience en évolution dans l'histoire rejoint ainsi une figure de la philosophie hégélienne de l'esprit, où le sens profond de l'histoire ne peut être découvert qu'à la fin.

Dilthey et Rickert sont donc fondamentalement opposés. Entre une épistémologie qui propose une validation des concepts par un formalisme axiologique et une ontologie qui se refuse tout échappement hors d'une vie de l'être qui a, a priori, tout son sens historique, il est périlleux de vouloir donner raison à un ou l'autre des philosophes. Le présent mémoire avait pour but de refaire le cheminement de pensée de Rickert dans *Science de la culture et science*

de la nature, et de le reconnaître pour sa rigueur logique. Nous voulions également démontrer comment l'argument réussit à régler le cas de la psychologie de Dilthey. L'étude de l'histoire, pour qu'elle devienne une science de la culture, dépend chez Rickert du rapport à une valeur universellement reconnue. Chaque événement de l'histoire porte en lui une valeur qui le transforme en « exemplaire » de la manifestation de la valeur.⁵⁰ Au lieu de discerner en lui des éléments essentiels à généraliser, l'événement historique est pris en bloc pour ce qu'il a de singulier et pour la valeur qu'il recèle en tant qu'exemplaire de la manifestation du sens historique présent au sein de la culture en général.

Les différents commentateurs qui ont repris ou commenté le débat sur les sciences historiques peuvent nous donner des indications sur les possibilités d'interprétations que nous pouvons en faire. Bien évidemment, les deux positions à l'étude dans ce débat ont trouvé preneur et le discours s'est alimenté. Max Weber a poursuivi sur le même chemin que Rickert. Il a épousé en partie la théorie du rapport à la valeur comme fondement universel des sciences de la culture. Cependant, il se refusait à demeurer au niveau formel de cette étude. Il soutenait que la seule manière de véritablement démontrer les valeurs en jeu dans l'histoire est de les plonger au cœur du réel, dans la vie en société, et ainsi mesurer, entre autres par le politique, l'économique et le juridique, comment les valeurs entrent en conflit entre elles et se confrontent pour vraiment représenter une *culture*.

En fait, les plus grands reproches à la théorie de Rickert ressemblent à ce que Weber a voulu dépasser : le formalisme dans lequel Rickert retenait la distinction épistémologique entre la généralisation et l'individualisation et le fameux rapport à la valeur.

⁵⁰ Par exemple, tous les régimes politiques reconnaissent des valeurs autour desquelles ils tentent de se regrouper, la validité universelle de ces valeurs se voit ainsi concrétisée. Lorsque des valeurs alternatives sont défendues et sont jugées marginales, voire néfastes, on assiste souvent à un regroupement des tenants de la valeur qui est reconnue de façon majoritaire pour s'opposer au régime défendant une valeur autre que celle qui unit l'humanité. Le cas du régime taliban d'Oussama Ben Laden représente bien ce que nous tentons de définir ici.

Citons Habermas pour bien résumer ce dont nous parlons ici :

Les significations culturelles des systèmes axiologiques empiriquement en vigueur sont issues d'une activité orientée par des valeurs. C'est pourquoi, dans la forme empirique des valeurs historiquement figées et léguées par la tradition, la réalisation, transcendentale médiatisée, des sujets qui sont engagés dans une activité orientée par des valeurs est à la fois absorbée et conservée. Avec l'histoire, une nouvelle dimension est intégrée au domaine de l'objet de la science. Dans cette dimension une portion de conscience transcendentale s'extériorise à travers les esprits des sujets agissants, c'est-à-dire qu'un sens est objectivé qui, dans chaque cas individuel, ne peut prétendre à la validité qu'au sein d'un réseau de valeurs d'ordre transcendantal. Comme Rickert ne veut pas abandonner les principes de la philosophie transcendentale, celle-ci, malgré ses intentions, s'effrite sous ses doigts⁵¹.

Dans *Être et temps*, Heidegger s'est permis de prendre position. Il introduit Windelband, au paragraphe 77, et regroupe avec lui Rickert et tous les philosophes de Bade. Le reproche qu'Heidegger leur adresse tient également au fait qu'ils s'en tiennent à un formalisme qui défait l'histoire au lieu de la prendre dans son unité. Ainsi Windelband, et plus tard Rickert, individualise et retire du continu historique des événements et des personnages qui devraient au contraire être étudiés à partir de leur appartenance totale à la séquence événementielle. C'est en raison de cette abstraction forcée et artificielle que Rickert se voit obligé de développer un rapport à un irréel, la valeur, pour fonder scientifiquement l'étude de l'histoire. Heidegger reprend les propos du comte Yorck⁵² :

Windelband assigne à l'histoire des figures pour objet. Son concept de type est un concept résolument intérieur. Il s'agit alors de caractères, non pas de figures.

⁵¹ Habermas, *Connaissance et intérêt*, p.195.

⁵² Le comte de Yorck était un correspondant et un collaborateur de Dilthey à l'époque où ce dernier a rédigé une large part de son travail philosophique.

L'histoire, pour lui, est une série d'images, de figures individuelles, bref une exigence esthétique.

Plus loin :

Car je tiens, par exemple, l'école dite historique pour un simple courant latéral à l'intérieur d'un même fleuve; elle ne représente qu'un membre d'une opposition plus large. Son nom a quelque chose de trompeur. *Cette école n'est nullement une école historique, mais une école antiquaire, construisant esthétiquement, tandis que le grand mouvement dominant était celui de la construction mécanique. Par suite, ce qu'elle a apporté méthodologiquement à la méthode rationnelle n'était qu'un sentiment d'ensemble*⁵³.

Comment pourrait-on mieux exprimer que par « sentiment d'ensemble » cette impression qui est palpable à la lecture de *Science de la culture et science de la nature*? Rickert cherche résolument à terminer un travail de classement formel des sciences qui place chacune d'elles soit sous l'égide de la nature ou de celle de la culture. Rickert assigne ainsi à sa philosophie la tâche de produire le tableau de classification des sciences selon leur méthode.

Heidegger reprochera cependant à Rickert de reproduire la même distance et la même froideur dans son approche et dans sa compréhension de l'histoire que les sciences de la nature doivent, malgré elles, laisser transpirer de leur étude du réel. Lui qui se disait profondément attaché à l'histoire et à son accession au rang de science était, selon Heidegger, un homme dépourvu d'un véritable sens pour la recherche historique. Heidegger concédait volontiers cette qualité à Dilthey qui, par son travail dans l'immédiateté des événements et de la conscience telle qu'elle est vécue, avait accès au véritable contenu et à l'esprit de la science historique. Toujours selon Heidegger, Dilthey a du flair pour l'histoire, il a au moins

⁵³ Heidegger, *Être et temps*, pp.273-274

le mérite d'être un grand historien, très attaché et très sensible à l'histoire, il acquiert une plus grande crédibilité dans sa réflexion car il arrive à effectuer un travail concret en histoire en raison de ce grand attachement à l'étant dans toute son historialité.

Donnons toutefois à Rickert ce qui lui revient, soit une rigueur logique qui le distingue, à cette époque, de bien des penseurs. Bien qu'il ne soit jamais devenu, dans la postérité, un nom reconnu comme le sont ceux de Hegel, Kant, Nietzsche ou Heidegger, la philosophie de Rickert, et en particulier l'ouvrage qui nous intéressait ici, demeure un sujet qui mérite une étude exhaustive, entre autres en raison de la rigueur logique et de la qualité du travail épistémologique de cet auteur.

BIBLIOGRAPHIE

1. ARON, Raymond, La philosophie critique de l'histoire. Essai sur une théorie allemande de l'histoire, Paris, Éditions Vrin, 1969.
2. BLOCH, O. et W. VON Wartburg, Dictionnaire étymologique de la langue française, Paris, Presses Universitaires de France, 1964. Rubriques suivantes; valeurs, historicité, nomothétique, idiographique.
3. COHEN, Natorp, Cassirer, Windelband, Rickert, Lask, Cohn, Néokantismes et théorie de la connaissance, traduction de Marc de Launay, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2000.
4. DILTHEY, W., Le monde de l'esprit, Tome 1, Aubier, Éditions Montaigne, 1948.
5. FERRARI, Massimo, Retours à Kant, Paris, Les Éditions du Cerf, 2000.
6. HABERMAS, G., Connaissance et intérêt, pp.193-194, note 37 sur Rickert, Paris, Éditions Gallimard, 1976.
7. HEIDEGGER, M., Être et temps, traduction de Emmanuel Martineau, Paris, Éditions Authentica, 1985.
8. MANCINI, Silvia, « Historicisme allemand et anthropologie ou de l'actualité d'un débat », *Les études philosophiques*, no.1, 2000, pp. 17 à 35.
9. OAKES, Guy, Weber and Rickert. Concept formation in the cultural sciences, Cambridge (Mass.), The MIT Press, 1998.
10. PELLETIER, Lucien, « Extrait d'un ouvrage sur Ernst Bloch », À paraître.
11. PICHÉ, Claude, « Max Weber et le néokantisme. Pour une politique de la modernité », pp.328 à 344

12. PICHÉ, Claude, « Hermann Lotze et la genèse de la philosophie des valeurs », *Les études philosophiques*, no.4, 1997, pp. 494 à 518.
13. RICKERT, Heinrich, Sciences de la culture et sciences de la nature, Paris, Éditions Gallimard, 1997.
14. RICKERT, Heinrich, « Les quatre modes de l'universel en histoire »
15. RICKERT, Heinrich, Problème de la philosophie de l'histoire, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998.
16. SCHNÄDELBACH, Herbert, German philosophy 1831-1933, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
17. WEBER, Max, Essai sur la théorie de la science, Paris, Librairie Plon, 1904.
18. WINDELBAND, Wilhelm, « Histoire et sciences naturelles; Discours au Rectorat de Strasbourg en 1894 », traduction par Silvia Mancini, *Les études philosophiques*, no.1, 2000, pp. 1 à 16.
19. WINDELBAND, Wilhelm, « Méthode critique ou méthode génétique », dans Néokantisme et théorie de la connaissance, pp. 229 à 250.

